

Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 1 (1901-1902)
Heft: 6

Rubrik: Lettre de Munich

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Beethoven. Aussi ne veux-je pas te parler de son interprétation, où, selon moi, il manquait une foule de choses, surtout la profondeur de la conception et cette « sérénité olympienne » que Rubinstein posséda, paraît-il, à un degré si extraordinaire. Je préfère te parler de l'exécution vraiment magistrale que Godowsky donna plus tard, de la sonate en fa mineur, (je crois), de Brahms.

Ici le grand pianiste et l'artiste fin se donnaient la main, sans qu'aucun des deux ne fût prédominant. Pour mon goût ce fut le clou de la soirée. Le public en jugea différemment, car il attendait la haute prestidigitation que développe Godowsky dans l'exécution d'œuvres de Chopin, dont quelques unes ont été « renforcées » de difficultés par lui.

Godowsky étant de mes amis, je n'ose te dire qu'il a « dérangé » Chopin, car le pire de la chose c'est que toutes ces adaptations sont faites avec beaucoup de talent musical et avec une entente parfaite du style de Chopin... Du train dont cela va, à quand les « améliorations » des œuvres de piano de Beethoven ?

Sinding assistait à mon second concert et après le premier morceau de son concerto, quelques personnes l'ayant aperçu dans la salle, lui firent spontanément une ovation qui le força à venir saluer le public sur l'estrade. Il était rayonnant. Ce fut un beau moment.

L'interview de Saint-Saëns avec un rédacteur du *Börsen Courier* fait quelque bruit dans le monde musical de Berlin. Je remonte à l'origine de l'affaire, afin de te mettre au courant.

Il y a plusieurs années, Saint-Saëns fit à Paris quelques déclarations anti-wagnériennes et anti-allemandes à la suite desquelles il eut le tort d'aller donner des concerts à Berlin. Une cabale habilement montée lui fit l'accueil auquel il pouvait s'attendre : il fut hué et sifflé et ne revint plus jamais en Allemagne.

L'an dernier *Samson et Dalila* fut repris à Dresde avec un énorme succès et depuis lors, cette belle partition fait son tour d'Allemagne, Berlin y compris. L'empereur, toujours aimable envers mes compatriotes, donna à Saint-Saëns une haute marque de bienveillance en lui conférant la décoration « Pour le Mérite ». Cette distinction fut pour le *Börsen Courier* le prétexte d'une interview avec Saint-Saëns qui se trouvait alors aux fêtes de Béziers ; Saint-Saëns se déroba par lettre à l'interview et déclara qu'il avait oublié le mauvais accueil de Berlin, qu'il était heu-

reux du succès que l'on voulait bien faire à ses œuvres en Allemagne, mais qu'il y avait des choses qu'il n'oublierait jamais. « J'ai eu trois généraux dans ma famille, je suis né chauvin, je mourrai chauvin, » écrit-il toujours au même rédacteur allemand dans une autre lettre.

Pour moi, j'estime que chacun est libre d'avoir telles opinions politiques qui lui conviennent, les artistes non exceptés. Il est possible et vrai que l'art est international, mais les artistes ne doivent pas l'être. Par contre j'estime qu'il faut au moins accepter logiquement les conséquences des opinions que l'on professe. Je trouve par exemple que l'a, b, c du chauvinisme français, consiste à ne jamais mettre les pieds en Allemagne, encore moins à faire un séjour à Bayreuth et à donner des concerts à Berlin, si peu de temps après la guerre.

Enfin le comble de l'illogisme me paraît être dans ce cas, d'accepter une décoration de l'empereur. Déroulède en frémirait d'horreur... A Berlin, personne n'en veut à Sarah Bernhardt de ne pas vouloir venir en Allemagne, partant elle est libre d'en dire et d'en écrire ce qui lui convient, mais quand on veut participer personnellement à la vie artistique d'un pays, et qu'on n'en dédaigne pas les distinctions honorifiques, la politesse exige une manière différente d'agir et de se conduire. C'est l'opinion que l'on a de cette affaire à Berlin, et il faut avouer que l'on n'a pas tort.

HENRI MARTEAU.

LA MUSIQUE EN SUISSE ne rendra compte que des concerts pour lesquels lui seront parvenus des billets d'invitation.

LETTRE DE MUNICH



A période des vacances me fait toujours l'impression d'un long jeûne, après lequel un besoin impérieux nous prend d'entendre de la musique ; notre art fait partie si intégrante de nous-mêmes que nous ne pouvons pas plus nous en passer que d'air ou de lumière et, malgré les charmes de l'été, de longues rêveries bucoliques, du tendre repos dans la forêt, lorsque les feuilles tombent en tourbillons et qu'un épais brouillard couvre la plaine, lorsque cette nature aimée voit venir sa fin et que tristes, alanguis comme ce déclin automnal, nous sentons plus vivement notre néant, il nous faut alors cette force vive où nous puisons le courage et l'enthousiasme. Oh ! l'impatience ressentie dans l'attente du premier con-

cert, de la première répétition, dirais-je, car le seul bruit d'un orchestre qui s'accorde me fait bondir de joie : entendez-vous ce frémissement des cordes depuis les profondeurs cavernes des contrebasses jusqu'aux scintillantes harmoniques des violons, entendez-vous les rapides fusées des clarinettes, la note rauque des cors, le timbre astringent du hautbois et les sons héroïques de la trompette qui semblent un appel au combat ? N'y a-t-il pas là un mouvement intense, une force latente, un chaos, d'où la vie surgira tout à l'heure pour s'épanouir superbement ? et cela fait du bien d'entendre ce brouhaha, — oh ! riez seulement de mon ingénuité, lecteurs sceptiques, — cela ranime, l'on se sent le cœur chaud comme à l'approche d'un grand bonheur.

Mais je m'aperçois que je divague dans le sentiment et ne fais point de chronique. La saison a donc commencé et s'annonce intéressante ; programmes éclectiques, faisant la part du Beau à toutes les époques et dans toutes les écoles ; à déplorer toutefois que la musique française contemporaine reste à peu près lettre morte en Allemagne.

Presque tous les huit jours ont lieu des concerts symphoniques populaires de l'orchestre Kaim, sous la direction de Siegmund von Hausegger. Retenez ce nom, ô lecteurs ! c'est celui d'un vrai et profond artiste qui a pleinement conscience de sa haute et noble tâche ; il n'est pas de ceux qui, arrivant à la répétition, réclament l'indulgence de l'orchestre, sous prétexte de n'avoir « pas eu le temps » d'étudier leur partition !! Oh ! non, il comprend autrement sa mission : c'est par cœur et avec une admirable autorité qu'il conduit ses musiciens.

Ces concerts populaires font salle comble ; chacun peut y assister vu le prix modique des entrées (30, 50 pfennig, 1 mark). Il serait à désirer que de semblables institutions fussent fondées à Genève. Le premier programme comprenait le concerto en mi bémol pour piano, de Beethoven, l'ouverture *Weihe des Hauses*, et la symphonie en sol mineur de Mozart, où nous avons pu apprécier les qualités techniques de premier ordre que Hausegger joint à la maîtrise absolue et surtout le style et le caractère qu'il dégage des œuvres interprétées. Le jeune chef s'est montré encore supérieur dans le concert suivant, consacré aux œuvres de J.-S. Bach, où il dirigea l'exquise suite en ré et celle en si mineur avec flûte ; par contre un organiste, dont il n'est pas nécessaire de citer le nom, a bien piètrement rendu

la toccata en ré et les fugues en sol et si mineur.

J'arrive au premier concert dirigé par Weingartner, avec E. Ysaye comme soliste. L'incomparable maître qui, — chose presque incroyable, — est toujours en progrès, nous a donné le concerto en mi de Bach. Je cherche vainement un terme assez puissant pour exprimer mon admiration ; il n'y en a pas ; c'était « Beau » dans toute la force de ce mot. Avec Ysaye on ne pense jamais à la technique ni au virtuose, chez lui tout vibre, tout chante, pas une note qui ne soit empreinte de vie et de chaleur. Le succès a été considérable.

Un fait assez curieux, c'est que l'orchestre n'a pas accompagné le maître comme nous nous y attendions ; c'était trop lourd, trop gros, froid et sec ; on sentait aussi entre Ysaye et Weingartner deux personnalités trop différentes, presque opposées, pour pouvoir s'accorder, et le chef d'orchestre ne nous semblait pas se plier à celle du violoniste. En revanche, la symphonie espagnole de Lalo fut magistralement enlevée. C'est là que l'individualité d'Ysaye se dégage tout entière, c'est là qu'il est vraiment lui-même, que son tempérament passionné et sensuel peut se donner libre carrière. Que de ravissantes pages dans cette symphonie ! la seconde partie surtout, si pittoresque, si pimpante d'orchestration et qui fait penser à de vagues paysages espagnols, à de joyeux fandagos, à de belles Andalouses aux charmes langoureux...

À côté de ces tableaux ensoleillés, le sombre et douloureux poème *Mort et Transfiguration* de R. Strauss faisait un singulier contraste. Malheureusement l'orchestre, malgré sa précision, manqua absolument de coloris et Weingartner nous parut diriger sans conviction cette œuvre si profondément sentie. Il conduisit, par contre, la première symphonie de Beethoven avec une clarté et une finesse extraordinaires, et, dans l'ouverture de Tannhäuser, nous retrouvions le chef tel que nous l'aimons, avec son exubérance et sa prodigieuse verve rythmique.

Une cantatrice à la voix chaude et au timbre sympathique, M^{lle} E. Destiner, s'est fait entendre au second concert, dans l'air d'*Agathe du Freischütz*, deux lieder l'un de Tchaïkovsky, l'autre de Dvorák, mauvaise musique de salon, pleurarde et hystérique, et pour finir, le *Gretchen am Spinnrad* de Schubert, adorablement chanté. À l'orchestre, la symphonie en si bémol de Schumann, dirigée avec poésie par Weingartner,

ainsi que l'ouverture d'Oberon et le poème de Liszt: *Ce qu'on entend sur la montagne* qui, à part quelques pages originales, manque trop souvent d'intérêt; sans le coloris orchestral on se demande ce qui resterait de cette œuvre. Il faut du reste beaucoup de bonne volonté pour découvrir dans ce morceau le rapport qu'il a avec son titre et le poème de V. Hugo. Après tout, c'est peut-être bien ce que Liszt entendait sur la montagne, c'est peut-être de telle façon que la poésie agreste ou grandiose se révélait à son âme exultante et enthousiaste.

Il me reste à parler d'une soirée consacrée aux œuvres du jeune compositeur Hans Pfitzner, dans laquelle nous avons entendu, — chantés par Anton Sistermans et accompagnés par l'auteur, — des lieder remarquables, d'une grande justesse d'expression, d'un caractère neuf, et qui dénotent une vraie nature d'artiste. C'est pour cela, sans doute, que Pfitzner est très discuté en Allemagne: les critiques ont senti là une nouvelle proie qui valait la peine d'être déchiquetée; le public, qui d'ailleurs est bon juge quand il n'a pas encore été égaré par la presse, a manifesté au jeune compositeur, par de chaleureux rappels, que ses accents sincères avaient trouvé leur écho.

ERNEST BLOCH.

Munich, le 7 Novembre 1901.



LA MUSIQUE A GENÈVE

NOTRE saison musicale a reçu son baptême vraiment officiel, samedi dernier, avec le premier Concert d'abonnement. Et lorsque, en cette atmosphère d'art, une œuvre comme la *Symphonie en ut mineur*, de Brahms vient ouvrir un horizon de lumière et de beauté, on se sent saisi et ému, et reconnaissant envers notre Comité qui fait si bien les choses et nous prépare des jouissances d'un ordre si élevé. C'est bien sans doute pour exprimer un tel sentiment que l'auditoire de samedi a fait fête à notre chef d'orchestre, M. Willy Rehberg, après l'audition de cette superbe première symphonie.

Si l'on songe que cette œuvre fut écrite alors que l'auteur était dans sa quarante-troisième année, on comprendra aisément que ce n'est plus des promesses qu'il y faut chercher, mais bien l'affirmation d'un talent en pleine maturité. Le

mot de génie n'est pas exagéré lorsqu'il s'applique à une composition d'une telle envergure, d'un style si puissant et si constamment soutenu. Aussi Hans de Bülow, qui ne fut pas toujours aussi heureux dans ses dénominations fantaisistes, l'appelait volontiers la *Dixième*. Pour qu'une œuvre puisse supporter le poids d'une telle comparaison, il faut qu'elle soit puissamment conçue et solidement charpentée; la *Symphonie en ut mineur* l'est, en effet, par ses formes sévères et imposantes, comme elle est absolument impressionnante par la beauté de ses thèmes, l'ingéniosité de ses développements, la chaleur de son coloris et sa riche sonorité. Notre orchestre un peu lourd dans le début, passablement terne aussi dans l'*allegretto* a retrouvé toute sa belle vigueur dans le merveilleux *Final* qui couronne si magnifiquement l'œuvre en un hymne éclatant de joie et de reconnaissance. Dans les deux autres pièces orchestrales du programme, l'*Ouverture d'Anacréon*, de Cherubini, vieille connaissance qui n'a rien perdu de son charme délicat, et le fougueux et irradiant *Phaëton*, de Saint-Saëns, notre orchestre a encore mérité quelques bons points, et nous a fait espérer, par sa bonne tenue dans ce premier concert, une suite d'auditions d'une réelle valeur et d'un grand intérêt.

La présence sur ce programme du nom du pianiste O. Gabrilowitsch était un atout de plus dans le jeu des organisateurs.

Les auditeurs qui avaient déjà entendu ce remarquable artiste, il y a trois ans, dans un Concert du Théâtre, n'avaient pas oublié sa technique superbe, l'extrême netteté de son jeu et sa réelle intelligence musicale. M. Gabrilowitsch a mis toutes ces qualités au service de son interprétation magistrale du *Concerto en la mineur* de R. Schumann. Cette œuvre, sans contredit, une des plus belles de la littérature pianistique, a été exécutée dans un style mâle et énergique, quoique sans exagération de sonorité, et en laissant aux thèmes profondément expressifs toute leur poésie troublante et savoureuse. La *Fantaisie hongroise* de Liszt a été un triomphe de virtuosisme pour l'excellent artiste, mais nous avouons goûter fort peu l'emballement auquel il s'est livré dans le final; est-ce bien là réellement de la musique?

Le vent est en ce moment chez nous aux Concerts populaires. Mais entendons-nous bien. Non pas les concerts populaires comme on avait coutume de les comprendre jusqu'à présent, et qui flattent un goût musical rudimentaire et plutôt